

À Gênes autour de Boucicaut. L'armée royale française face à la révolte de 1409-1410

Le 31 juillet 1409, Jean II Le Meingre, plus connu sous le sobriquet de « Boucicaut », gouverneur de Gênes pour le roi de France Charles VI depuis 1401, prend la direction de la Lombardie. Accompagné d'une petite armée, il entend soutenir son allié Gian Maria Visconti, duc de Milan, qui ne parvient pas à mettre aux pas ses sujets rebelles. Si le succès français est assez rapide, c'est en Ligurie que les choses dégénèrent. Le voisin marquis de Montferrat, Théodore II, s'est en effet allié avec le *condottiere* Facino Cane et tous deux se sont jetés sur une région qui supportait de moins en moins bien les actions de son gouverneur. Le 6 septembre, les portes de la ville leur sont ouvertes et le pouvoir français jeté à bas. De ce moment à la fin de l'année 1410, Boucicaut conduit ses hommes dans une succession d'affrontements au terme desquels, vaincu et abandonné de ceux en qui il avait placé sa confiance, il est contraint à rentrer en France¹. Cinq ans plus tard, ce sera Azincourt et la capture qui marquera la fin d'une longue carrière au service du roi Charles VI, dont il fut le presque exact contemporain.

La guerre de Gênes est la plus importante campagne du chevalier avant la journée du 25 octobre 1415. Si elle ne la préfigure pas véritablement – les terrains, les forces en présence, les situations politiques n'étant pas comparables –, elle n'en permet pas moins de mieux la comprendre, à tout le moins en partie. Nous nous concentrerons ici sur deux points complémentaires. D'une part la composition de la troupe de Boucicaut en 1409-1410 – d'un point de vue social et militaire –, de l'autre la tactique qui fut, en Italie, celle du maréchal de France et les liens qui peuvent l'unir à celle qui fut adoptée ou aurait dû être adoptée contre l'armée d'Henri V. Nous entendons de la sorte approcher les modes de constitution et de gouvernement d'une armée du début du xv^e siècle ainsi que de questionner la place d'Azincourt dans l'histoire de la tactique médiévale, et plus particulièrement française.

Portrait de l'armée royale française

L'organisation interne de l'armée conduite par Boucicaut en Ligurie nous est connue grâce au livre de compte KK 40 des Archives nationales composé sur son ordre afin de se faire rembourser par les caisses royales les sommes qu'il avait avancées tout au long de la rébellion génoise. On y constate que pendant sa campagne le gouverneur royal a pu se reposer sur deux noyaux d'armée. Le premier est placé sous les ordres de Jean de Bonnavoy, maréchal de l'ost, et compte 235 cavaliers². Le second est celui commandé par Gilbert Mottier, seigneur de La Fayette et capitaine de la place de Gavi, l'une des clefs du pouvoir français dans la région. Actif jusqu'à la mi-juillet 1410, il rassemble 400 cavaliers et 300 hommes de trait³. Ce petit millier de combattants a, si

1 Plusieurs auteurs ont livré une étude des événements. On consultera ainsi F. COGNASSO, « Sul soggiorno del maresciallo Boucicaut in Piemonte dopo la ribellione di Genova », *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. 34, 1914, p. 235-266. – M. DE BOÛARD, *Les origines des guerres d'Italie. La France et l'Italie au temps du Grand Schisme d'Occident*, Paris, 1936, p. 340-385. – J. HEERS, « Boucicaut et la rébellion de Gênes (1409-1410) : armée royale, armée princière ou partisans ? », *Storia dei Genovesi*, t. XI, Gênes, 1981, p. 43-63. – F. LEVY, *La monarchie et la commune. Les relations entre Gênes et la France, 1396-1512*, Rome, 2014, p. 73-77 et *passim*, ainsi que les sources qu'ils ont utilisées. Qu'il nous soit aussi permis de renvoyer à C. MASSON, *Des guerres en Italie avant les Guerres d'Italie. Les entreprises militaires françaises dans la Péninsule à l'époque du Grand Schisme d'Occident*, Rome, 2014 (v. l'index pour les différents personnages cités ici).

2 AN, KK 40, fol. 18 v^o, 41 r^o, 54 r^o-55 r^o, 73 r^o. – GILLES LE BOUVIER, DIT LE HÉRAUT BERRY, *Les chroniques du roi Charles VII*, H. COURTEAULT, L. CELIER, M.-H. JULLIEN DE POMMEROL éd., Paris, 1979, p. 36. – M. DE BOÛARD, *Les origines des guerres d'Italie, op. cit.* (n. 1), p. 385.

3 AN, KK 40, fol. 15 r^o, 47 r^o, 64 r^o, 71 v^o-72 r^o, 74 v^o, 77 r^o-v^o. – GILLES LE BOUVIER, *Les chroniques du roi*

l'on en croit les chiffres, conservé une stabilité étonnante. Il nous semble donc que les pertes qui n'ont pu manquer de se produire furent rapidement compensées par l'engagement de nouveaux combattants. À moins que les personnes tombées au combat n'aient jamais été remplacées mais que, au moment de se faire rembourser et craignant, à raison, de ne pas recevoir tout ce qu'il exigeait, Boucicaut n'aie choisi de n'en rien dire. Il aurait de la sorte décidé de demander trop, conscient que s'il n'exigeait que le montant de ses dépenses il n'en recevrait de toute façon qu'une fraction.

Au vrai, jamais Boucicaut ne dirige une armée dont les effectifs restent longtemps stables. C'est même parfaitement le contraire. Le noyau « français » de son armée se trouve très rapidement complété. Dès le mois d'octobre 1409 en fait, l'armée double ses effectifs. Un mois plus tard, en novembre, elle compte trois fois plus de combattants qu'au début de la campagne de Ligurie. Mais cette croissance n'est pas illimitée. En janvier 1410, on licencie. Désormais, et pour une période qui courra jusqu'au mois de juin, ce sont à peu près 1 300 combattants que payent les caisses de Boucicaut. L'été 1410 connaît une nouvelle phase d'accélération dans les recrutements. À la mi-juillet, le gouverneur royal dirige 1 165 hommes d'armes et 1 399 piétons, fantassins comme arbalétriers. Mais il s'agit là du « chant du cygne ». La chute des effectifs est ensuite nette et constante. À la fin du mois d'octobre, après une année de guerre, ils sont moins de 500 à encore le suivre. Ajoutons enfin que Boucicaut pouvait en théorie espérer le soutien de 400 chevaux promis par son allié le prince d'Achaïe et comte de Piémont Louis de Savoie, et que son hôtel personnel a compté de 140, en septembre 1409, à 80 chevaux en décembre de l'année suivante⁴. En plus de ces fluctuations dans le nombre de combattants qui peuvent servir deux semaines, deux mois ou un an, l'armée française agglomère des compagnies qui ne semblent répondre à aucune règle en matière de taille. Elles se composent ainsi de quelques unités ou de plusieurs centaines de combattants et comportent hommes d'armes, fantassins ou arbalétriers, mêlés ou séparés.

Ces variations apparaissent en fait comme les conséquences de la situation financière du maréchal. C'est tout spécialement entre février et avril 1410 que celui-ci se trouve en difficulté, sans véritablement savoir s'il allait recevoir une aide de France. À ce moment, on vient de le voir, ses effectifs sont les plus faibles, la fin de campagne mise à part. Malgré ses rapides demandes – on les imagine pressantes – le maréchal n'a reçu une réponse de Paris que le 12 mars 1410, plus de six mois après le début des hostilités. Il faut attendre les mois d'avril et de mai pour que les rentrées financières deviennent substantielles, ce qui se traduit logiquement par une nouvelle hausse du nombre d'hommes à ses ordres. L'importance capitale de l'aide financière française s'illustre par la correspondance que l'on peut établir entre les moments où les effectifs sont les plus nombreux et les périodes où sont conduites les actions militaires, soit entre septembre et décembre 1409 et d'avril à octobre 1410. C'est d'ailleurs lors de cette seconde période qu'opèrent les quelques compagnies qui n'ont pas servi plusieurs « mois entiers » mais bien de façon « interrompue », leur service pouvant ainsi totaliser cinq mois et demi « prestés » sur une durée de sept mois. Comme pour confirmer cette observation, à la mi-avril arrive une troupe d'enfants de pied envoyée par Thomas III, marquis de Saluces, pour aider Boucicaut. Elle ne combattra à ses côtés que jusqu'à la fin de ce mois⁵.

Charles VII, *op. cit.* (n. 2), p. 39. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre, dit Boucicaut (1366-1421). Étude d'une biographie héroïque*, Genève, 1988, p. 159.

4 AN, KK 40, fol. 15 r^o-27 r^o, 46 v^o, 52 r^o-v^o, 89 r^o-91 r^o. – TURIN, Archivio di Stato (= ASTo), Trattati antichi 7, n^o 15, 4 octobre 1409, éd. F. COGNASSO, « Sul soggiorno », *op. cit.* (n. 1), p. 244-246.

5 AN, KK 40, fol. 39 r^o, 40 r^o-v^o, 68 r^o, 69 r^o-70 r^o, 71 r^o-v^o, 72 v^o-74 r^o, 92 v^o. – BENVENUTO DE SANCTO GEORGIO, « Ragionamento familiare dell'origine, tempi, e postumi de gl'illustrissimi principi, e marchesi di Monferrato », dans *Rerum italicarum scriptores ab anno aerae christianae quingentesimo ad millesimumquingentesimum, quorum potissima pars nunc primum in lucem prodit ex ambrosianae, estensis, aliarumque insignium bibliothecarum codicibus*, L. A. MURATORI éd. (= *R.I.S.*) t. 23, Milan, 1733, col. 678. L'expression française « enfant de pied »

Dans cette armée en constante évolution, un certain rapport de force numérique demeure en faveur des cavaliers lourds. Le gros de leur chiffre était composé par des combattants que les scribes aux ordres du maréchal de France refusaient de nommer même « écuyer » et désignaient sous les seuls vocables de *gens d'armes* ou *d'hommes à cheval*, soulignant ainsi leur basse extraction sociale. Les piétons, quant à eux, sont restés entre 300 et 373 jusqu'au mois de juin 1410. Mais, à ce moment et pour un mois et demi, leur nombre augmente. Pendant quelques jours, au moment où l'armée n'a jamais été aussi grande, ils sont même plus nombreux que les cavaliers. Il semble que ce soit à une époque où les bastions français tombent les uns après les autres – ainsi en juin Vintimille, Portofino et Savone passent-elles aux mains des rebelles⁶ – que, dans une sorte de dernier effort, le maréchal ait tenté de lancer une grande offensive sur ses ennemis. Les places fortes devenant l'objectif de ses manœuvres, le poids des gens de pied se faisait déterminant car il fallait darder les défenseurs de carreaux, tenir le plat pays, et surtout prendre des remparts d'assaut. Au fond, privé par la révolte des arbalétriers ligures qui, du temps de son gouvernement, lui étaient fidèles, Boucicaut est amené à n'engager des experts du trait que de façon ponctuelle, en fonction d'objectifs précis et de ses ressources financières⁷.

Ce recours, somme toute limité, à la piétaille l'illustre clairement, Boucicaut fait largement appel à des cavaliers. En cela, il se place dans la continuité des dispositions prises à l'époque de Charles V où la norme était de compter deux hommes d'armes pour un piéton, ces derniers occupant une place de plus en plus marginale⁸. Mais cette proportion n'est ici jamais véritablement respectée, et, quand c'est le cas, il ne faut pas y voir de volonté délibérée de se conformer à ces usages mais plutôt le résultat des situations particulières, pour ne pas dire du hasard.

Enfin, arrêtons-nous un instant sur le train d'artillerie dont dispose Boucicaut. Composite, il rassemble des pièces appartenant aussi bien au maréchal lui-même⁹ qu'à ses subordonnés¹⁰, à des locaux¹¹ ou à son allié le comte de Piémont¹². Composite, il l'était aussi du fait de la variété des armes mobilisées qui, comme d'ailleurs en France à la même époque, diffèrent par leur calibre et par l'usage qui en est fait. Ce sont des petites pièces que l'on envoie compléter les défenses de Castellazzo assiégée, une petite bombarde que Boucicaut possède personnellement mais une grosse bombarde qui doit s'attaquer aux remparts de Pieve di Teco, appelée « La Cheve » par les Français. Quant au ravitaillement en boulets de pierre, en poudre et en charpenterie, il était assuré soit par des

traduit sans aucun doute l'italien « fanti di piedi », que nous traduirions aujourd'hui par « piéton » et qui désignait dans la Péninsule les archers et arbalétriers. F. LOT, *L'art militaire et les armées au Moyen Âge en Europe et dans le Proche Orient*, t. 1, Paris, 1946, p. 421.

6 AN, KK 40, fol. 44 v^o-45 v^o, 47 r^o. – GIOVANNI SERCAMBI, *Croniche*, t. 3, S. BONGI éd., Rome, 1892, p. 177. – GIOVANNI STELLA, « Annales genuenses », G. PETTI BALBI éd., dans *Rerum italicarum scriptores. Raccolta degli storici italiani dal cinquecento al millecinquecento ordinata da L. A. Muratori. Nuova edizione riveduta ampliata e corretta* (= RR.II.SS.), t. 17.2, Bologne, 1975, p. 294-295.

7 AN, KK 40, fol. 10 v^o-13 r^o, 86 r^o. – C. MASSON, *Des guerres en Italie avant les Guerres d'Italie*, op. cit. (n. 1), p. 122-124, 126, 134-135, 485.

8 P. CONTAMINE, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge. Études sur les armées des rois de France, 1337-1494*, Paris-La Haye, 1972, p. 136, 225.

9 AN, KK 40, fol. 30 v^o. Il s'agissait là, à l'époque, d'un trait commun aux armées où les seigneurs d'importance disposaient de bombardes. K. R. DEVRIES, « The technology of gunpowder weaponry in Western Europe during the Hundred Years' War », dans *XXII. Kongress der Internationalen Kommission für Militärgeschichte. Von Crécy bis Mohács Kriegswesen im späten Mittelalter (1346-1526)*. Wien, 9.-13. September 1996. Acta, Vienne, 1997, p. 291.

10 Ainsi Gilbert de La Fayette. AN, KK 40, fol. 28 v^o.

11 *Ibid.*, fol. 31 v^o-32 r^o.

12 Celui-ci s'y était engagé dans le traité d'alliance qui l'unissait au gouverneur royal. ASTo, Trattati antichi 7, n° 15, 4 octobre 1409, éd. F. COGNASSO, « Sul soggiorno », op. cit. (n. 1) p. 245. Le nombre des armes effectivement à disposition de Boucicaut demeure toutefois inconnu, même si l'on sait qu'au moment où il entreprenait d'assiéger Pieve di Teco il pouvait au moins compter sur quatre bombardes, dont une qualifiée de « grosse ». AN, KK 40, fol. 28 v^o, 31 v^o-34 r^o.

producteurs locaux soit par le canal piémontais, plus précisément par les centres de Pignerol, Ceva, Turin ou Carignan dont les marchands et artisans profitèrent sans doute largement de ce conflit¹³. En campagne, les quelques armes françaises sont certainement associées au train d'artillerie piémontais, l'arsenal ainsi mobilisé comptant, parallèlement aux bouches à feu, des engins névrobolistiques¹⁴.

Pour approcher mieux encore la façon dont se composa et opéra l'armée de Boucicaut, il faut aller au-delà de l'importance numérique de la cavalerie, de la piétaille, du trait et de l'arme à poudre. Nous allons ici nous concentrer avant tout sur les chevaliers qui combattirent sous les ordres de Boucicaut. Si même l'on n'en compte pas 20¹⁵, à comparer aux plus de 2 000 membres de la troupe au moment où elle était la plus importante, les adoubés illustrent clairement les ressorts qui permettent au maréchal de France et à la cour de Paris de mettre sur pied une armée destinée à reprendre Gênes et à la nettoyer de ses rebelles. À Boucicaut, évidemment, s'ajoutent son neveu Hugues Cholet, qui est tué au début de la révolte génoise¹⁶, Gilbert de La Fayette, l'Hospitalier Jacques du Puy et Jean de Roye¹⁷. Puis à l'occasion de l'expédition de renfort envoyée par le roi de France à l'été 1409, ce sont Jean de Bonnavay, Jean de Châteaumorand, Raoul de Gaucourt, Gadifer de La Salle, Robert de Milly et Guillaume de Saignes qui arrivent en Ligurie¹⁸. Quelques mois plus tard, une ambassade chargée de maintenir l'ardeur belliqueuse du maréchal est composée de Guillaume de Montrevel, dit L'Hermitte de La Faye, David de Rambures, Pierre de La Viesville et Jean de Torsay¹⁹. Enfin, parmi la masse des capitaines italiens, deux Génois, Antonio Bole – faisant lui aussi partie du renfort de l'été 1409²⁰ – et Lucà Fieschi, sont distingués du titre de chevaliers²¹.

Trois de ces chevaliers – Gaucourt, Châteaumorand et Torsay – étaient membres de l'Ordre de l'Écu vert à la dame blanche que Boucicaut avait créé une dizaine d'années plus tôt. Celui-ci

13 *Ibid.*, fol. 28 v^o, 30 v^o, 31 v^o-32 r^o. À titre de comparaison, les premières mentions de boulets de pierre dans les Pays-Bas remontent à la seconde décennie du XV^e siècle après que les premières années de l'artillerie à feu aient été temporairement accompagnées de projectiles de plomb et de fer. P. CONTAMINE, *La guerre au Moyen Âge*, 4^e éd., Paris, 1999, p. 268. – C. GAIER, *L'Industrie et le Commerce des Armes dans les Anciennes Principautés belges du XIII^e à la fin du XV^e siècle*, Paris, 1973, p. 153, 177-178 (façon des boulets).

14 GIOFFREDO DELLA CHIESA, « Cronaca di Saluzzo », C. MULETTI éd., *Historiae patriae Monumenta, Scriptorum*, t. 3, Turin, 1848, col. 1055-1056 parle ainsi de bricoles à Sant'Albano en janvier 1410 et de couillardards à Pancalieri en octobre de la même année.

15 Nous n'abordons ici que le cas des combattants déjà adoubés au début du conflit, ce qui exclut les deux écuyers qui devinrent chevalier après leur arrivée en Italie, à savoir Jean de La Trémoille, seigneur de Jonvelle, et Louis de Boisredont.

16 AN, KK 40, fol. 35 v^o. – ANTONIO MOROSINI, *Chronique. Extraits relatifs à l'Histoire de France*, t. 1, 1396-1413, L. DOREZ éd., Paris, 1898, p. 279-281. – BENVENUTO DE SANCTO GEORGIO, « Ragionamento familiare dell'origine, tempi, e postumi de gl'illustrissimi principi, e marchesi di Montferrato », *op. cit.* (n. 5), col. 678. – ENGUERRAND DE MONSTRELET, *Chronique*, t. 2, L. DOUËT-D'ARCQ éd., Paris, 1858, p. 38. – GEORGIO STELLA, « Annales genuenses », G. PETTI BALBI, éd. *RR.II.SS.*, t. 17.2, Bologne, 1975, p. 290. – MICHEL PINTOIN, DIT LE RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, *Chronique*, t. 4, M. L. BELLAGUET éd., Paris, 1994 [réimpr. de Paris, 1842, intro. de B. GUENÉE], p. 260. – A.-M. GRAZIANI, *Histoire de Gênes*, Paris, 2009, p. 243. – SOZOMENUS, « Specimen historiae ab anno christi MCCCLXII usque ad MCCCCX », *R.I.S.*, t. 16, Milan, 1730, col. 1196. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 157. – F. LEVY, *La monarchie et la commune*, *op. cit.* (n. 1), p. 74.

17 AN, KK 40, fol. 24 r^o (Jacques du Puy), 43 bis r^o (Jean de Roye)

18 *Ibid.*, fol. 37 v^o. – *La chronique du bon duc Loys de Bourbon*, A.-M. CHAZAUD éd., Paris, 1876, p. 302-309. – ENGUERRAND DE MONSTRELET, *Chronique*, *op. cit.* (n. 16), p. 39, 71. – GILLES LE BOUVIER, *Les chroniques du roi Charles VII*, *op. cit.* (n. 2), p. 35-37. – Lettre de Facino Cane à Giovanni Maria Visconti, 29 juillet 1409, éd. I. GHIRON, « Della vita e delle militari imprese di Facino Cane », *Archivio Storico Lombardo*, t. 4, 1877, p. 604-605. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 155 n. 16. – G. SCHLUMBERGER, *Jean de Chateaumorand, un des principaux héros français des arrière-croisades en Orient à la fin du XIV^e siècle et à l'aurore du XV^e*, Paris, 1909, p. 47.

19 AN, KK 40, fol. 9 r^o-v^o, 64 r^o-v^o. – ENGUERRAND DE MONSTRELET, *Chronique*, *op. cit.* (n. 16), p. 40 identifie erronément ce dernier au seigneur de Torcy. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 160.

20 AN, KK 40, fol. 42 r^o, 49 v^o, 52 r^o-v^o. – GILLES LE BOUVIER, *Les chroniques du roi Charles VII*, *op. cit.* (n. 2), p. 36-37.

21 Pour un tableau reprenant les informations qui vont suivre, v. annexe.

rassemblait, autour de sa mission bien connue de service des dames *oppressées et travaillées d'aucuns poissans hommes qui par leur force et puissance les vouloient desheriter de leurs terres, de leurs avoirs et de leurs honneurs, douze de ses plus especiaux compaignons et amis*²². Le fait que Raoul de Gaucourt et Jean de Châteaumorand rejoignent la Ligurie avec l'expédition envoyée en soutien du maréchal par le roi Charles VI indique certainement qu'à Paris les liens cristallisés par cette fraternité chevaleresque n'avaient pas été sans jouer quelque rôle dans le choix des chevaliers chargés de défendre le pouvoir royal dans la Péninsule. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit en octobre de la même année d'encourager Boucicaut à reprendre Gênes les armes à la main, Jean de Torsay, lui aussi membre du fameux ordre et pourtant sénéchal de Poitou à la même époque, est de l'ambassade²³. Et, l'année suivante, espérant pouvoir compter sur des finances royales qui, finalement, ne lui parviendront jamais, Jean Le Meingre adresse un courrier à destination du même Châteaumorand afin qu'il recrute, en Bourbonnais, des chevaliers et des écuyers et les envoie en Italie²⁴. Construite selon des modèles – l'Ordre de la Jarretière ou celui, bourbonnais, de l'Écu d'or –, sa création « valide », en quelque sorte, le modèle monarchique ou princier en adoptant les structures sans pour autant le concurrencer. L'ordre chevaleresque n'investit pas le domaine du politique, et de la centralisation alors en gestion, mais se « limite » à celui de la solidarité de pairs, substituant au modèle politique, initialement centralisateur, une union chevaleresque.

Plus largement, les chevaliers aux ordres de Boucicaut en Italie avaient tous – à l'exception de Jean de Bonnavay²⁵, de Jacques du Puy²⁶ et de Jean de Roye²⁷ – pris part avec lui à plusieurs des campagnes militaires du règne de Charles VI. C'est par exemple la Guerre de Cent ans avec Jean de Châteaumorand²⁸, L'Hermitte de La Faye²⁹, Robert de Milly³⁰ ou David de Rambures³¹. Ce sont les « saints voyages » de Prusse pour Gadifer de La Salle³², de Nicopolis pour Pierre de La Viesville³³ et Raoul de Gaucourt³⁴ et d'Orient en 1403, initialement destiné à abattre la puissance d'Alexandrie d'Égypte, pour Hugues Cholet³⁵, Châteaumorand³⁶, Lucà Fieschi³⁷,

22 *Le livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, éd. D. LALANDE, Genève, 1985, p. 160-162.

23 G. DUPONT-FERRIER, *Gallia regia ou état des officiers royaux des bailliages et des sénéchaussées de 1328 à 1515*, t. IV, Paris, 1954, p. 476.

24 AN, KK 40, fol. 74 r°.

25 Mais sa charge de maréchal de l'ost nous amène à penser qu'il était loin d'être un inconnu pour le gouverneur royal de Gênes, ou que la taille de sa compagnie l'imposait à ce rang.

26 Son appartenance à l'Ordre hospitalier, cher à Boucicaut, doit sans doute expliquer sa présence au sein de cette armée.

27 Remarquons toutefois qu'en 1389 lors d'une expédition en Orient Boucicaut comptait à ses côtés un Renaud de Roye qui, même s'il n'en était pas le père, semble bien appartenir à la famille de notre Jean. D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 26-28.

28 *Le livre des fais*, op. cit. (n. 22), p. 47. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 19-22, 24. – G. SCHLUMBERGER, *Jean de Chateaumorand*, op. cit. (n. 18), p. 11.

29 J. HIRSCHBIEGEL, *Étrennes. Untersuchungen zum höfischen Geschenkverkehr im spätmittelalterlichen Frankreich der Zeit König Karls VI. (1380-1422)*, Munich, 2003, p. 670.

30 *Le livre des fais*, op. cit. (n. 22), p. 130. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 77-78.

31 F. AUTRAND, *Charles VI. La folie du roi*, Paris, 1986, p. 127.

32 En 1390-1391. M. KEEN, « Gadifer de La Salle : a Late Medieval Knight Errant », dans *The Ideals and Practice of Medieval Knighthood. Papers from the first and second Strawberry Hill conferences*, C. HARPER-BILL, R. HARVEY éd., Woodbridge, 1986, p. 78. – W. PARAVICINI, *Die Preussenreisen des Europäischen Adels*, t. 1, Sigmaringen, 1989, p. 99 (1390-1391). Notons de plus que L'Hermitte de La Faye et Jean de Châteaumorand avaient également pris part ensemble à la *reise* de 1374-1375. *Ibid*, p. 97. – O. MATTÉONI, *Servir le prince. Les officiers des ducs de Bourbon à la fin du Moyen Âge (1356-1523)*, Paris, 1999, p. 443 n. 14.

33 E. GONZALEZ, *Un prince en son Hôtel. Les serviteurs des ducs d'Orléans au XV^e siècle. Fiches bibliographiques*, Paris, 2004, p. 329. À son sujet, voir la contribution de Bertrand Haquette dans le présent volume.

34 J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle. Expéditions du maréchal Boucicaut*, t. 2, Paris, 1886, p. 81. Ajoutons que Jean de Châteaumorand avait été l'une des personnes chargées de la libération des prisonniers de Bajazet dont, bien entendu, Boucicaut. D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 70, 72. – G. SCHLUMBERGER, *Jean de Chateaumorand*, op. cit. (n. 18), p. 17-19.

35 *Le livre des fais*, op. cit. (n. 22), p. 222, 252. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 109, 115.

36 ANTONIO MOROSINI, *Chronique*, op. cit. (n. 16), p. 94, 144. – « Cronachetta veneziana dal 1402 al 1415 », éd.

L'Hermite de La Faye³⁸ ou La Fayette³⁹. C'est encore la campagne de Constantinople de 1399 pour Châteaumorand⁴⁰, L'Hermite de La Faye⁴¹, Milly⁴² et Jean de Torsay⁴³. Plusieurs de ces nobles avaient, également, déjà l'expérience de la Ligurie : le fidèle Châteaumorand⁴⁴, Cholet⁴⁵, Fieschi⁴⁶, L'Hermite de La Faye⁴⁷, La Fayette⁴⁸, La Viesville⁴⁹, Milly⁵⁰, Guillaume de Saignes⁵¹, Torsay⁵²

-
- V. JOPPI, *Archivio veneto*, t. 17, 1879, p. 306. – GEORGIO STELLA, « Annales genuenses », *op. cit.* (n. 16), p. 267. – *Le livre des fais*, *op. cit.* (n. 22), p. 216, 223, 227, 266. – MICHEL PINTOIN, DIT LE RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, *Chronique*, t. 3, M. L. BELLAGUET éd., Paris, 1994 [réimpr. de Paris, 1842, intro. de B. GUENÉE], p. 82. – MARINO SANUDO, « Vite de Duchi di Venezia », *R.I.S.*, t. 22, Milan, 1733, col. 792-793. – J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle. Expéditions du maréchal Boucicaut*, t. 1, Paris, 1886, p. 427-430, 440, 442, 455, 466, 471-472. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 96, 102, 106, 108-109, 114, 122, 125. – G. SCHLUMBERGER, *Jean de Chateaumorand*, *op. cit.* (n. 18), p. 37-46.
- 37 D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 104.
- 38 *Le livre des fais*, *op. cit.* (n. 22), p. 239. Plus largement, sur son activité diplomatique à destination de Chypre à la même époque, v. *Ibid.*, p. 208, 219, 221. – M. DE BOÛARD, *Les origines des guerres d'Italie*, *op. cit.* (n. 1), p. 266. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 104, 107-108. – F. LEVY, *La monarchie et la commune*, *op. cit.* (n. 1), p. 58. – P.-M. PERRET, *Histoire des relations de la France avec Venise, du XIII^e siècle à l'avènement de Charles VIII*, t. 1, Paris, 1896, p. 74.
- 39 F. SURDICH, « Genova e Venezia fra Tre e Quattrocento », *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, n^{le} sér., t. 7, 1967, p. 209 n. 8.
- 40 *Le livre des fais*, *op. cit.* (n. 22), p. 133. – M. BALARD, *La Romanie génoise (XII^e – début du XV^e siècle)*, Gênes-Rome, 1978, p. 99, 462 n. 19. – J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, t. 1, *op. cit.* (n. 36), p. 360, 363, 366-367, 379, 386. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 84, 86-87, 92. – G. SCHLUMBERGER, *Jean de Chateaumorand*, *op. cit.* (n. 18), p. 20-31.
- 41 *Le livre des fais*, *op. cit.* (n. 22), p. 133. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 84.
- 42 *Le livre des fais*, *op. cit.* (n. 22), p. 133. – J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, t. 1, *op. cit.* (n. 36), p. 360. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 84.
- 43 J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, t. 1, *op. cit.* (n. 36), p. 366-367. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3) p. 84, 86-87. – J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIV^e-XV^e siècle)*, Paris, 2003, p. 52. – G. SCHLUMBERGER, *Jean de Chateaumorand*, *op. cit.* (n. 18), p. 21.
- 44 M. BALARD, *La Romanie génoise*, *op. cit.* (n. 40), p. 483 n. 36. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 146-147. – F. LEVY, « Gênes, ville de France ? Aspects juridiques de la domination française à Gênes », *Atti della Società ligure di Storia patria*, t. 121.1, 2007, p. 350. – *Id.*, *La monarchie et la commune*, *op. cit.* (n. 1), p. 196, 236, 310. – G. SCHLUMBERGER, *Jean de Chateaumorand*, *op. cit.* (n. 18), p. 37. – N. VALOIS, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, t. 3, Paris, 1901, p. 605.
- 45 D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 151. – F. LEVY, *La monarchie et la commune*, *op. cit.* (n. 1), p. 196, 201, 226, 279.
- 46 MATTEO PALMIERI, « De captivitate Pisarum liber », G. SCARAMELLA éd., *RR.II.SS.*, t. 19.2, Città di Castello, 1944, p. 25-27. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 148. – F. LEVY, *La monarchie et la commune*, *op. cit.* (n. 1), p. 305 n. 186.
- 47 M. DE BOÛARD, *Les origines des guerres d'Italie*, *op. cit.* (n. 1), p. 279. – J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, t. 1, *op. cit.* (n. 36), p. 486. – F. LEVY, *La monarchie et la commune*, *op. cit.* (n. 1), p. 64 n. 92. – P.-M. PERRET, *Histoire des relations de la France avec Venise*, *op. cit.* (n. 38), p. 91-92, 95.
- 48 CITÉ DU VATICAN, Archivio segreto Vaticano, Registra Avenionensia 321, fol. 380 v^o ; 331, fol. 384 r^o. – *Le livre des fais*, *op. cit.* (n. 22), p. 374. – A. DE BOUILLÉ, *Un conseiller de Charles VII. Le maréchal de la Fayette, 1380-1463*, Lyon, 1955, p. 19. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 148.
- 49 GEORGIO STELLA, « Annales genuenses », *op. cit.* (n. 16), p. 263. – *Le livre des fais*, *op. cit.* (n. 22), p. 209. – F. GABOTTO, « Documenti inediti sulla storia del Piemonte al tempo degli ultimi principi di Acaia (1383-1418) », *Miscellanea di Storia italiana*, t. 39, 1896, p. 216 (éd. part. du compte de Siffroy de Carpentras, trompette de La Viesville, entre le 6 et le 24 novembre 1403), 217 (éd. part. du compte de Giacomo Cuniberto, 28 novembre 1403), 217-218 (éd. part. du compte de Germano Secondo, 8 décembre 1403). – C. MINIERI RICCIO, *Saggio di codice diplomatico formato sulle antiche scritture dell'Archivio di Stato di Napoli*, t. 2, Naples, 1879, p. 204 (éd. du compte de Giacomo Cuniberto, « messo » du gouverneur d'Asti, 23 décembre 1402-26 février 1403). – M. DE BOÛARD, *Les origines des guerres d'Italie*, *op. cit.* (n. 1), p. 263. – J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, t. 1, *op. cit.* (n. 36), p. 407. – F. GABOTTO, *Gli ultimi principi d'Acaia e la politica subalpina dal 1383 al 1407*, Turin, 1898, p. 468-469, 479, 481, 484, 487, 490-493. – F. LEVY, « Gênes, ville de France ? », *op. cit.* (n. 44), p. 341. – *Id.*, *La monarchie et la commune*, *op. cit.* (n. 1), p. 29, 160, 174, 196, 226, 254, 269, 413. En 1394-1395, il y avait déjà servi Enguerrand VII de Coucy qui y exerçât le pouvoir pour Louis d'Orléans et Charles VI. AN, KK 315, fol. 14 v^o, 21 v^o, 112 r^o-v^o. – ASTO, Asti 38, n^o 17 ; n^o 23, 7 novembre 1394 ; n^o 28, janvier, 3 avril 1395 ; n^o 35, 8 janvier 1395. – F. GABOTTO, *Gli ultimi principi d'Acaia*, *op. cit.*, p. 233, 243, 246. – E. GONZALEZ, *Un prince en son Hôtel... Fiches bibliographiques*, *op. cit.* (n. 33), p. 328. – E. JARRY, *La vie politique de Louis de France, duc d'Orléans. 1372-1407*, Paris-Orléans, 1889, p. 145.

et certainement Antonio Bole. Plus tard même on observe que Gaucourt et Torsay siègent dans le conseil royal qui, le 3 juin 1415, ordonne, en l'absence de Boucicaut, la mise en défense de la Normandie⁵³.

Par ailleurs, il importe de souligner que l'expédition de secours envoyée à la fin de l'été 1409 se singularise par l'attention apportée à la présence de fidèles tant du duc de Bourgogne que du parti d'Orléans. En effet, consécutivement à la paix de Chartres et au mouvement de réconciliation des deux adversaires, on désira faire de cette campagne militaire l'occasion d'un rapprochement entre des hommes habitués à se combattre. Une volonté qui n'était au fond guère incompatible avec le désir des Bourguignons et Orléans de connaître, si pas d'influencer, la politique royale dans la Péninsule⁵⁴.

En somme, bien que l'urgence contraint Boucicaut à recruter dans un état de semi-improvisation, le fait qu'il mena également ses campagnes de Pise (1405), de Rome (1408) ou même d'Orient (1403) à la tête des premiers chevaliers de sa troupe indique bien que le maréchal de France était attaché à compter sous ses ordres une chevalerie expérimentée, même si elle n'était guère nombreuse. Il apparaît bien qu'il a construit autour de lui un cercle de conseillers, ou de subordonnés, fidèles. En 1409-1410, ce groupe s'est sans aucun doute réuni dans l'hôtel du maréchal de France ouvert à *plusieurs autres chevaliers, escuiers et autres gens d'armes servans le roy nostre seigneur es diz pays sanz gaiges, lesquelz ont esté pour ce qu'ilz n'avoient de quoy vivre a toutes les foiz qu'il leur a pleu et que besoing leur a esté en son dit hostel et en icellui pris leur substantacion de boire et mengier*⁵⁵.

À un niveau inférieur, à l'image d'Enguerrand de Bournonville⁵⁶, du Galois de Fougères⁵⁷ ou de Jean de Neuvy⁵⁸, les très nombreux écuyers qui composent cette armée s'inscrivent eux aussi dans cette fidélité à un ancien compagnon d'armes, mâtinée pour certains, mais dans des proportions que les sources ne nous permettent pas de définir avec précision, d'une appartenance à l'un des principaux partis français.

50 *Le livre des fais*, op. cit. (n. 22), p. 374. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 148.

51 *La chronique du bon duc Loys de Bourbon*, op. cit. (n. 18), p. 302.

52 D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 146. – N. VALOIS, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, t. 3, op. cit. (n. 44), p. 605.

53 Voir la contribution d'Alain Marchandisse et Bertrand Schnerb dans ce volume.

54 AN, KK 40, fol. 15 v^o-16 r^o, 18 v^o, 36 r^o, 37 v^o, 43 bis r^o. – F. AUTRAND, *Charles VI*, op. cit. (n. 31), p. 435-437. – B. GUENÉE, *La folie de Charles VI, Roi Bien-Aimé*, Paris, 2004, p. 296. – B. SCHNERB, *Enguerrand de Bournonville et les siens. Un lignage noble en Boulonnais aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1997, p. 89.

55 AN, KK 40, fol. 89 r^o (citation)-91 v^o.

56 *Ibid.*, fol. 16 r^o, 28 v^o-29 v^o, 31 v^o, 43 bis v^o-44 r^o, 47 v^o. – ENGUERRAND DE MONSTRELET, *Chronique*, op. cit. (n. 16), p. 39. – GILLES LE BOUVIER, *Les chroniques du roi Charles VII*, op. cit. (n. 2), p. 37. – Lettre de Facino Cane à Giovanni Maria Visconti, 29 juillet 1409, éd. I. GHIRON, « Della vita e delle militari imprese di Facino Cane », op. cit. (n. 18), p. 604-605. – B. SCHNERB, *Enguerrand de Bournonville*, op. cit. (n. 54), p. 89-90 Sur son expérience italienne antérieure à la révolte génoise, voir *Ibid.*, p. 84-85.

57 AN, KK 40, fol. 43 v^o, 53 v^o-54 r^o, 72 v^o-73 v^o. Vétéran de Nicopolis, il dut sans doute à son appartenance au parti bourguignon et à sa connaissance de Boucicaut le fait d'avoir rejoint ce dernier en Ligurie. À son propos, voir l'article de Christophe Gilliot dans ce volume.

58 *Ibid.*, f^o 35 v^o. – *La chronique du bon duc Loys de Bourbon*, op. cit. (n. 18), p. 303. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, op. cit. (n. 3), p. 155 n. 16. Lui aussi présent aux côtés d'Enguerrand de Coucy en 1394 (AN, K 54, n^o 31²⁴), il revient en Italie sous les ordres de Boucicaut avec qui il prit part au voyage d'Orient de 1403 (*Le livre des fais*, op. cit. (n. 22), p. 240. – J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, t. 1, op. cit. (n. 36), p. 440) et se trouvait à Gênes depuis au moins 1408 (*La chronique du bon duc Loys de Bourbon*, op. cit. (n. 18), p. 302. – J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, t. 1, op. cit. (n. 36), p. 440 n. 6. – F. LEVY, *La monarchie et la commune*, op. cit. (n. 1), p. 52 n. 43, 201 n. 28).

La guerre italienne de Boucicaut et ses liens avec la bataille d'Azincourt

D'un point de vue tactique, les Français cherchent, dans un premier temps, l'engagement décisif. L'objectif est clairement, dans l'esprit de Boucicaut, d'asséner un coup tel qu'il anéantisse son adversaire, ou à tout le moins le force au repli. C'est, à la mi-septembre, tout l'enjeu du combat de Serravalle, non loin d'Alessandria, qui l'oppose à Facino Cane⁵⁹. L'affrontement semble, d'après ce que nous laissent deviner les sources, pour le moins elliptiques, connaître deux phases. La première attaque de Cane, avec ses cavaliers et ses archers, est un succès. Il faut ensuite que Boucicaut réorganise ses troupes et assaille les bandes adverses sur leur arrière – ce qui laisse penser que les bandes du *condottiere* étaient toujours occupées à faire pièce aux rangs français qu'elles avaient enfoncés – à la tête de sa *brigada* et de ses arbalétriers pour rétablir l'équilibre, même si aucun des deux adversaires ne semble être parvenu à l'emporter. Quelques jours plus tard, un contingent français, envoyé au secours du château de Novi, assiégé par les rebelles, tombe dans une embuscade tendue par Cane entre Frugarolo et Sale⁶⁰. Boucicaut se trouve désormais dans l'incapacité de mobiliser une armée à même de livrer un grand combat par lequel il écraserait ses adversaires, ou à tout le moins l'un d'entre eux.

À la suite de cet échec, Boucicaut se rapproche plus encore que précédemment d'un Louis de Savoie, comte de Piémont et prince, titulaire, d'Achaïe, qui parvient à le circonvenir et à le conduire à concentrer ses efforts sur les terres de Piémont et de Montferrat, le marquis se trouvant être l'ennemi commun des deux hommes. La stratégie du capitaine français s'en trouve sensiblement modifiée. L'objectif final de la reconquête de Gênes n'est certes pas abandonné – trois entreprises sont encore conduites en ce sens⁶¹ – mais il apparaît désormais comme secondaire. Les actions armées s'assimilent avant tout à des coups de mains dirigés, pour la plupart, contre des places fortes. Ainsi, en janvier puis en mars 1410, Boucicaut est aux côtés du prince d'Achaïe lors des sièges de Sant'Albano – la place, non secourue, se rendra – et de Polunghera, qui elle aussi se soumettra⁶². À cette occasion, l'artillerie est largement mobilisée, alors qu'au même moment, manifestement trop peu mobile, elle n'est pas présente sur le champ de bataille. On le remarque au travers des mentions indiquant que la poudre est convoyée déjà préparée et donc prête à l'emploi, les déplacements d'artillerie sont le plus souvent la conséquence d'un mouvement vers un lieu donné, les armes ne suivant pas le train de l'armée lorsqu'elles ne sont pas immédiatement indispensables. Boucicaut limite donc l'artillerie à l'attaque et à la défense des places fortes⁶³.

En campagne, le maréchal de France ne se comporte pas comme le chevalier brutal et irréflecti que l'on trouve encore trop souvent décrit comme étant l'idéal-type de la noblesse

59 Serravalle Scrivia, prov. Alessandria, rég. Piémont, Italie.

60 Prov. Alessandria, rég. Piémont, Italie. ANTONIO MOROSINI, *Chronique*, *op. cit.* (n. 16), p. 292, 296. – BENVENUTO DE SANCTO GEORGIO, « Ragionamento familiare dell'origine, tempi, e postumi de gl'illustrissimi principi, e marchesi di Montferrato », *op. cit.* (n. 5), col. 678. – ENGUERRAND DE MONSTRELET, *Chronique*, *op. cit.* (n. 16), p. 39. – F. COGNASSO, « Sul soggiorno », *op. cit.* (n. 1), p. 237. – I. GHIRON, « Della vita e delle militari imprese di Facino Cane », *op. cit.* (n. 18), p. 581. GIOFFREDO DELLA CHIESA, « Cronaca », *op. cit.* (n. 17), col. 1055 affirme pour sa part qu'à Serravalle Boucicaut *obteny el campo*.

61 Une victoire française sur les troupes de Facino Cane à l'occasion d'un accrochage, l'attaque de « La Cheve », l'actuelle localité de Pieve di Teco (prov. Imperia, rég. Ligurie, Italie), et une tentative infructueuse de reprendre Savone. Il n'est donc pas question, ici des affrontements que l'on ne peut localiser. AN, KK 40, fol. 31 v^o-32 r^o, 34 r^o, 39 r^o, 40 r^o-v^o, 41 v^o, 45 v^o, 49 v^o. – ANTONIO MOROSINI, *Chronique*, *op. cit.* (n. 16), p. 306-308. – GILLES LE BOUVIER, *Les chroniques du roi Charles VII*, *op. cit.* (n. 2), p. 39. – GIOVANNI STELLA, *Annales*, *op. cit.* (n. 6), p. 294-295. – MICHEL PINTOIN, *Chronique*, t. 4, *op. cit.* (n. 16), p. 264. – F. COGNASSO, « Sul soggiorno », *op. cit.* (n. 1), p. 258, 265.

62 GIOFFREDO DELLA CHIESA, « Cronaca », *op. cit.* (n. 17), col. 1055-1056.

63 AN, KK 40, fol. 33 r^o. – K. R. DEVRIES, « Gunpowder and early gunpowder weapons », dans *Gunpowder. The history of an international technology*, B. BUCHANNAN éd., Bath, 1996, p. 126. – F. LOT, *L'art militaire*, *op. cit.* (n. 5), p. 421.

française de la fin du Moyen Âge. Au contraire, son usage du trait prend en compte les caractéristiques de cette arme. Il en connaît l'efficacité – il a pris part à la bataille de Nicopolis au cours de laquelle les troupes d'archers et de fantassins du sultan Bajazet se révélèrent de redoutables adversaires pour les croisés⁶⁴ – et la dirige contre la cavalerie ennemie qu'il entend ainsi arrêter. Les gens de trait – on le voit par exemple faire acheter des arcs d'if ou des arbalètes à croc⁶⁵ – sont chargés de préparer le terrain pour les cavaliers qui peuvent alors faire pièce à un adversaire désorganisé. Pouvant compter sur des experts du domaine – qui fournissaient les armées royales depuis des décennies –, le gouverneur de Gênes est en mesure d'opposer à ses ennemis une armée au visage original qui, malgré l'importance conservée par la cavalerie lourde, est en phase avec les évolutions de l'art militaire. Les gens de trait qu'il commande sont utilisés dans l'optique qui était déjà celle d'Édouard III et qui sera celle d'Henri V : détruire la cohérence de la troupe adverse⁶⁶. À Serravalle, il tire ainsi profit du travail de ses arbalétriers pour désorganiser un adversaire qu'il a pris à revers. Il laisse venir à lui l'attaquant – au point dans ce cas précis de le voir prendre l'avantage sur son avant-garde – puis jette la confusion en ses rangs grâce à l'action de ses gens de trait avant de le bousculer par une charge de cavalerie.

Ce recours tactique aux avantages des archers et arbalétriers n'est toutefois pas limité, dans le chef du maréchal de France, à ses guerres italiennes. Il n'agit pas différemment de retour dans le royaume. Ainsi, alors qu'il conduit, avec le connétable d'Albret – le premier des chevaliers de son ordre de l'Écu vert à la Dame blanche –, l'armée française chargée d'empêcher Henri V de rejoindre Calais après la prise d'Harfleur, en octobre 1415, Boucicaut rédige, en compagnie d'autres capitaines royaux, un plan de bataille afin de préparer le combat que l'armée française va devoir livrer aux troupes anglaises. Dans celui-ci, sur lequel nous reviendrons encore, il dispose les contingents d'hommes de trait à l'avant de ses deux ailes. Au moment où la bataille débutera, ils devront avancer avec les batailles d'hommes d'armes démontés⁶⁷. Il semble que ce mouvement puisse être rapproché de celui des Bourguignons à Othée qui enfermèrent leurs ennemis liégeois dans un rectangle dont la base était constituée par les hommes d'armes à pied, les flancs par les gens de traits et le sommet par la cavalerie⁶⁸. Cette utilisation des archers comme moyen de forcer les adversaires à se presser l'un sur l'autre sera d'ailleurs se retrouvera d'ailleurs, dans le chef des Anglais, le jour de la Saint-Crispin⁶⁹.

Ainsi, bien que les contacts réguliers n'aient pas été possible, Jean Le Meingre se rapproche, dans sa façon de combattre, des capitaines bourguignons qui recourent, eux aussi, aux avantages tactiques du trait. Là nous semble résider la preuve de l'impact durable de la douloureuse expérience de Nicopolis⁷⁰. Ceci expliquerait que Boucicaut, bien qu'éloigné de Jean sans Peur et de ses armées

64 N. HOUSLEY, « Le Maréchal Boucicaut à Nicopolis », *Annales de Bourgogne*, t. 68.3, « Nicopolis, 1396-1996 ». Actes du colloque international organisé par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon et le Centre national de la recherche scientifique réuni à Dijon, au Conseil régional de Bourgogne, le 18 octobre 1996, J. PAVIOT, M. CHAUNEY-BOUILLOT éd., 1996, p. 85-99.

65 AN, KK 40, fol. 28 r^o-29 r^o, 30 v^o-31 r^o.

66 En 1403, alors qu'il razziait les côtes du Proche-Orient, Boucicaut avait déjà tiré un grand profit de ses arbalétriers génois dont les tirs lui avaient permis de faire débarquer ses hommes devant Tripoli. *Le livre des faits*, op. cit. (n. 22), p. 235-243, 246.

67 C. PHILLPOTTS, « The French Plan of Battle during the Agincourt Campaign », *The English Historical Review*, t. 99, 1984, p. 65-66.

68 B. SCHNERB, « La bataille rangée dans la tactique des armées bourguignonnes au début du 15^e siècle : essai de synthèse », *Annales de Bourgogne*, t. 61, 1989, p. 36-27.

69 A. CURRY, *Agincourt*, Oxford, 2015, p. 27.

70 Que l'on puisse dire la même chose des Anglais, qui aurait « copié » la tactique ottomane en Ternoise semble moins évident que ce qui est souvent affirmé. Il faut en effet considérer que les « Anglais » présents lors de cette croisade étaient avant tout des membres de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, ainsi qu'avancé par C. L. TIPTON, « The English at Nicopolis », *Speculum*, t. 37, 1962, p. 528-540 (ce que confirme indirectement N. HOUSLEY, *The Later Crusades, 1274-1580. From Lyons to Alcazar*, Oxford, 1992, p. 223), voire des hommes cantonnés à la même

jusqu'à son retour à Paris en 1411, se montre dans ce domaine l'égal des Bourguignons, eux aussi, et pour cause, fortement marqués par la croisade de Hongrie⁷¹.

Le Meingre ne se contente toutefois pas d'adopter l'usage anglais de confier un rôle d'importance aux gens de trait. En Italie, et le plan de bataille de 1415 en porte lui aussi la marque, il se repose également sur une force de cavalerie à la mission bien assignée. Dans la Péninsule, en effet, les *condottieri* continuent à privilégier le combat de cavaliers soutenus par des gens de traits⁷². Il se révèle donc possible pour Boucicaut et les siens – même si depuis Poitiers les nobles français ont pris l'habitude de combattre à pied – de livrer bataille monté, dans un affrontement où le choc des cavaliers doit, idéalement, emporter la victoire⁷³. Le gouverneur royal de Gênes, peut-être, il faut en tenir compte, limité par la taille moyenne de son armée, ne favorise pas le simple choc frontal. Si la cavalerie est considérée comme une arme de première importance, elle ne doit pas moins être utilisée de façon à tirer avantage de ses qualités tout en évitant de voir ses défauts exploités par l'adversaire. Pour cette raison, à Serravalle, les hommes d'armes sont soutenus dans leur manœuvre tournante par un mouvement parallèle des gens de traits.

Cette option tactique, Boucicaut n'avait pas attendu les difficiles moments de la révolte pour l'adopter. Quelques semaines avant celle-ci, alors qu'il s'attachait à pacifier le Milanais dont il allait bientôt recevoir le titre de gouverneur, il s'était trouvé opposé à une troupe de quelques centaines de piétons et de cavaliers. En supériorité numérique, il lança son infanterie sur la piétaille ennemie pendant que sa cavalerie attaquait et renversait les hommes d'armes adverses qui, à l'écart, attendaient manifestement le moment propice pour lancer leur propre attaque⁷⁴. Au vrai, Boucicaut et ses ennemis avaient adopté une disposition tactique comparable : de part et d'autre la cavalerie devait emporter la victoire non par la charge initiale, traditionnelle pourrait-on dire, mais en enfermant l'adversaire dans une nasse. Mais, ici, c'est le Français qui agit plus rapidement et qui vient sauver son infanterie de cet encerclement. Quelques années plus tard, alors qu'il prépare l'affrontement qu'il devra livrer aux Anglais, il recourt à nouveau, sur le papier de son plan de bataille, à un mouvement tournant de cavalerie. Preuve de son importance capitale dans l'issue du combat, il sera conduit de Louis de Boisredont, envoyé en Italie sous les ordres de Raoul de Gaucourt et à qui Boucicaut avait demandé, en juin 1410, de lui envoyer des renforts, ce qui ne laisse guère de doute sur la confiance qu'il lui témoignait⁷⁵. Christine de Pizan recommandait

époque en France et qui rejoignirent les Franco-Bourguignons sans être commandés par un capitaine d'envergure, ce que cet auteur ne considère pas inconcevable. La transmission de l'information de ces groupes de combattants, dont on ignore même si certains survécurent au voyage de Hongrie – le Grand Prieur John Raddington ne revit d'ailleurs jamais l'Angleterre –, vers les capitaines de la guerre de Cent ans ne fut donc sans doute pas aussi directe qu'on a pu le penser, si transmission il y eut bien. V. aussi T. GUARD, *Chivalry, Kingship, and Crusade. The English Experience in the Fourteenth Century*, Woodbridge, 2013, p. 112-113 qui confirme le caractère marginal de la participation anglaise et p. 216-240 pour une liste des croisés anglais au XIV^e siècle dont il faut ôter les deux seules personnes associées à Nicopolis, John Beaufort, bâtard du duc de Lancastre qui le légitimera l'année suivante, et le chevalier Ralph Percy. – C. TYERMAN, *England and the Crusades 1095-1588*, Chicago-Londres, 1988, p. 300-301.

71 J. BRADBURY, *The medieval archer*, Woodbridge, 1985, p. 115. – N. HOUSLEY, « Le maréchal Boucicaut à Nicopolis », *op. cit.* (n. 64), p. 95. – B. SCHNERB, « La bataille rangée », *op. cit.* (n. 68), p. 29. – J. F. VERBRUGGEN, « Un plan de bataille du duc de Bourgogne (14 septembre 1417) et la tactique de l'époque », *Revue internationale d'Histoire militaire*, 1959, p. 445 (plan édité dans GEORGES CHASTELLAIN, *Œuvres*, J. B. M. C. KERVYN DE LETTENHOVE éd., t. 1, *Chronique. 1419-1422*, Bruxelles, 1863, p. 324 n. 1).

72 W. CAFERRO, *John Hawkwood. An English Mercenary in Fourteenth-Century Italy*, Baltimore, 2006, p. 89. – B. DEL BO, « Facino Cane e la guerra del suo tempo : rapine, assedi, battaglie », dans *Facino Cane. Predone, condottiero e politico*, B. DEL BO, A. A. SETTIA éd., Milan, 2014, p. 163.

73 C. GAIER, « La cavalerie lourde en Europe occidentale du XII^e au XVI^e siècle », *Revue internationale d'Histoire militaire*, t. 31, 1971, p. 389-390. – B. SCHNERB, « La bataille rangée », *op. cit.* (n. 68), p. 13. – J. F. VERBRUGGEN, « La tactique militaire des armées de chevaliers », *Revue du Nord*, t. 29, 1947, p. 179-180.

74 ANTONIO MOROSINI, *Chronique*, *op. cit.* (n. 16), p. 272 (estimation des forces en présence manifestement fantaisiste). – *La chronique du bon duc Loys de Bourbon*, *op. cit.* (n. 18), p. 306-307. – MARINO SANUDO, « Vite de Duchi di Venezia », *op. cit.* (n. 36), col. 844.

75 Boisredont avait également combattu aux côtés du maréchal lors de la guerre civile, dans le parti royal, en 1411. AN,

d'ailleurs elle aussi de disposer des hommes d'armes montés à l'arrière du dispositif tactique afin de prendre l'ennemi à revers. Faut-il rappeler que c'est dans le milieu que fréquentait Boucicaut que Christine de Pizan était venue s'informer au moment de la rédaction de son *Livre des faits d'armes et de chevalerie*⁷⁶ ? Eut-il été adopté, ce plan, selon l'avis de Clifford J. Rogers, aurait presque certainement offert la victoire aux Français⁷⁷.

On le constate, la tactique de Boucicaut en Italie est le résultat de nombreuses expérimentations réalisées au cours du XIV^e siècle qui, si elles ne furent pas toutes couronnées de succès, témoignent d'une volonté d'adaptation et d'évolution⁷⁸. La cavalerie conserve un rôle de première importance dont semble devoir dépendre l'issue du combat. Il s'agit là d'une « constante » de l'art français de la guerre, qui conserve la recette de la charge en l'adaptant aux circonstances. À la bataille de Roosebeke, en 1382, deux ailes de cavalerie montée flanquaient un centre composé de la piétaille et des hommes d'armes qui avaient mis pied à terre. Après un assaut des Flamands qui bouscula le centre de l'armée française, les deux corps de cavalerie les encerclèrent et les vainquirent⁷⁹. Le mouvement tournant, qui s'affirma comme une véritable caractéristique des tactiques françaises et donc bourguignonnes, se trouve déjà utilisé, en dehors de l'Italie de Boucicaut, entre autres lors de la bataille d'Othée en 1408 avant de l'être encore à Verneuil (1424) et à Castillon (1453)⁸⁰.

Analyser les « guerres d'Italie » de Boucicaut est une façon de comprendre la bataille du 25 octobre 1415, et plus encore le plan de bataille exhumé par Christopher Phillpotts et désormais bien connu. Adoubé selon son biographe anonyme à la veille de la bataille de Roosebeke où, on vient de le voir, les Français durent leur victoire à leurs ailes de cavalerie montée⁸¹, Jean II Le Meingre a tout au long de sa carrière italienne utilisé les gens de trait afin de doubler l'efficacité de sa cavalerie. C'est ainsi qu'il se comporte à Serravalle et c'est selon ce modèle qu'il aurait voulu que l'armée royale française, qu'il dirigeait en compagnie du sire d'Albret, connétable de France mais dont l'expérience militaire était nettement moins importante que la sienne⁸², se déploie au moment

KK 40, f^o 69 r^o-v^o, 72 v^o-73 r^o. – *La chronique du bon duc Loys de Bourbon*, *op. cit.* (n. 18), p. 308. – GILLES LE BOUVIER, *Les chroniques du roi Charles VII*, *op. cit.* (n. 2), p. 37 (sous le nom de Louis Bourdon). – E. GONZALEZ, *Un prince en son Hôtel... Fiches bibliographiques*, *op. cit.* (n. 33), p. 64. – F. LEHOUX, *Jean de France, duc de Berri. Sa vie, son action politique (1340-1416)*, t. 3, Paris, 1967, p. 255-256. – C. PHILLPOTTS, « The French Plan of Battle », *op. cit.*, p. 61. Sur le mouvement tournant, voir entre autres B. SCHNERB, « La bataille rangée », *op. cit.* (n. 68), p. 15-16. – J.-F. VERBRUGGEN, « La tactique de la chevalerie française de 1340 à 1415 », *Publications de l'Université de l'État à Elisabethville*, t. 1, 1961 p. 45. – *Id.*, « Un plan de bataille », *op. cit.* (n. 71), p. 445.

76 BnF, Ms. fr. 603, f^o 22 r^o. – F. LE SAUX, « War and Knighthood in Christine de Pizan's *Livre des faits d'armes et de chevalerie* », dans *Writing War. Medieval Literary Responses to Warfare*, C. SAUNDERS, F. LE SAUX, N. THOMAS éd., Cambridge, 2004, p. 93. – C. C. WILLARD, « Christine de Pizan on the Art of Warfare », dans *Christine de Pizan and the Categories of Difference*, M. DESMOND éd., Minneapolis-Londres, 1998, p. 13.

77 C. J. ROGERS, « The battle of Agincourt », dans *The Hundred Years War (Part II). Different Vistas*, L. J. ANDREW VILLALON, D. J. KAGAY éd., Leyde-Boston, 2008, p. 64.

78 M. BENNETT, « The Development of Battle Tactics in the Hundred Years War », dans *Arms, Armies and Fortifications in the Hundred Years War*, A. CURRY, M. HUGHES éd., Woodbridge, 1994, p. 1-20. – J.-F. VERBRUGGEN, « La tactique de la chevalerie française », *op. cit.* (n. 75), p. 45.

79 F. LOT, *L'art militaire*, *op. cit.* (n. 5), p. 452. – J.-F. VERBRUGGEN, « La tactique de la chevalerie française », *op. cit.* (n. 75), p. 46.

80 Y. CHARLIER, « La bataille d'Othée et sa place dans l'histoire de la principauté de Liège », *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 97, 1985, p. 138-278. – P. CONTAMINE, « La place de la bataille de Castillon (17 juillet 1453) dans l'art de la guerre », dans *D'Azincourt à Marignan. Chevaliers & bombardes, 1415-1515*, S. LELUC, A. LEDUC, O. RENAudeau éd., Paris, 2015, p. 118-125. – B. SCHNERB, « La bataille rangée », *op. cit.* (n. 68), p. 32. – *Id.*, « Le cheval dans la guerre (France v. 1400-v. 1500) », *D'Azincourt à Marignan*, *op. cit.*, p. 92.

81 D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 13-14.

82 Son expérience du commandement apparaît plutôt comme une conséquence que comme une cause de sa désignation comme connétable de France. Voir à ce sujet J. B. HENNEMAN, *Olivier de Clisson and Political Society in France Under Charles V and Charles VI*, Philadelphie, 1996, p. 213. – G. PÉPIN, « French Commanders », dans *The Battle of Agincourt*, A. CURRY, M. MERCER éd., New Haven-Londres, 2015, p. 166.

de rencontrer celle d'Henri V. L'art de la guerre de Boucicaut est donc le résultat de la conjonction des avantages que peut représenter la combinaison des avantages de tous les combattants à sa disposition : archers, arbalétriers, fantassins, cavaliers⁸³. Et qu'il n'ait pas toujours été victorieux ne change au final rien à la donne car ici la manière importe plus que le résultat. En cela, l'étude des batailles – celles de Serravalle et d'Azincourt – et campagne, celle de Ligurie-Piémont, permettent de compléter le portrait des hommes de guerre, et donc des chevaliers, français de la fin du Moyen Âge. La bataille vient donc cristalliser, en même temps qu'elle provoque sans aucun doute, les réalités culturelles du temps où la culture chevaleresque se définit également par sa conception de la tactique et de la stratégie⁸⁴.

Au vu de tous ces éléments, il est donc légitime de poser la question de l'attitude de Boucicaut vis-à-vis de la bataille, et donc de faire écho à l'un des débats qui agite périodiquement les spécialistes de l'histoire militaire, à savoir l'opposition entre *battle seeking*- et *battle avoiding strategy*⁸⁵. Lorsqu'il cherche à reprendre pied en Ligurie, à la tête d'une armée aux effectifs manifestement réduits, le maréchal de France désire ne pas perdre de temps et ne pas laisser à son adversaire l'opportunité d'implanter son pouvoir trop fermement. Il tente donc d'obtenir une bataille décisive. Une fois qu'il combat « pour » le comte de Piémont, les objectifs changent, c'est désormais un pouvoir territorial bien établi qui doit être défendu. Les objectifs deviennent donc les places fortes possédées par le marquis de Montferrat, ce qui passe donc par des sièges ou des assauts dont aucun n'est décisif en lui-même. Pouvant se reposer sur le soutien fourni par les forces piémontaises, Boucicaut n'est plus contraint à remporter un succès immédiat. Aussi, lorsqu'il entreprend des actions dirigées contre la République rebelle, il n'en vise plus les chefs de guerre mais bien deux localités d'importance, Pieve di Tecco et, surtout, Savone. La bataille n'est plus recherchée en ce qu'elle n'apparaît plus comme la seule solution à disposition du capitaine royal. Dans le cas de la campagne d'octobre 1415, il semble bien que son attitude vis-à-vis de la bataille ait évolué avec le temps. Après un premier temps où il cherche à suivre et à harceler les troupes anglaises et les forcer à la reddition sans livrer combat, il dresse un plan de bataille dont l'objectif est tout à fait clair, l'anéantissement du roi Henri V et de son armée⁸⁶. Si le mouvement est inverse à celui qui est le sien en Italie – on passe de *battle seeking*-*battle avoiding* à *battle avoiding*-*battle seeking* –, il illustre surtout combien la bataille n'est pas une fin en soi car elle n'est pas la seule à pouvoir apporter la victoire finale. La « culture de guerre » de Boucicaut, en somme, ne peut être considérée comme univoque.

Conclusion

83 M. BENNETT, « The Myth of the Military Supremacy of Knightly Cavalry », dans *Armies, Chivalry and Warfare in Medieval Britain and France. Proceedings of the 1995 Harlaxton Symposium*, M. STRICKLAND éd., Stamford, 1998, p. 315-316 souligne lui aussi l'importance capitale de la combinaison des armes dans l'exercice de la guerre, et plus particulièrement encore de la bataille.

84 Nous nous faisons ici l'écho des remarques soulignant l'intérêt d'une étude renouvelée de l'événement militaire déjà synthétisées par L. HENNINGER, « La nouvelle histoire-bataille », *Espaces Temps*, t. LXXI-LXXIII, *De la guerre. Un objet pour les sciences sociales*, J. LÉVY, J.-C. RUANO-BORBALAN éd., 1999, p. 37.

85 Qu'il nous soit permis d'ici utiliser les termes anglais car cette controverse est surtout vivace dans le monde anglo-saxon. On en aura quelques illustrations dans les travaux suivants : C. J. ROGERS, « The Vegetian “Science” of Warfare in the Middle Ages », *Journal of Medieval Military History*, t. 1, 2002, p. 1-19 ; S. MORILLO, « Battle Seeking : The Contexts and Limits of Vegetian Strategy », *Ibid.*, p. 21-41 ; J. GILLINGHAM, « “Up with Orthodoxy” : In Defense of Vegetian Warfare », *Journal of Medieval Military History*, t. 2, 2003, p. 149-158 ; L. J.A. VILLALON, « Battle-Seeking, Battle-Avoiding or perhaps just Battle-Willing ? Applying the Gillingham Paradigm to Enrique II of Castille », *Journal of Medieval Military History*, t. 8, 2010, p. 131-154 ; J. W. HONIG, « Reappraising Late Medieval Strategy : The Example of the 1415 Agincourt Campaign », *War in History*, t. 19, 2012, p. 123-151.

86 M. BENNETT, *Agincourt 1415. Triumph against the Odds*, Londres, 1991, p. 16. – P. CONTAMINE, « La Guerre de Cent ans : le XV^e siècle. Du “roi de Bourges” au “très victorieux roi de France” », dans *Histoire militaire de la France*, t. 1, *Des origines à 1715*, Id. éd., Paris, 1992, p. 178-179. – A. CURRY, « The French Army », dans *The Battle of Agincourt, op. cit.* (n. 82), p. 159.

Nous résumerons notre propos autour de trois points. Lors de la révolte de Gênes, Boucicaut construit son armée sur un modèle bien connu, celui des liens sociaux. Outre les fidèles qui, à tous les postes de la troupe, de l'écuyer au trompette, devaient le suivre de campagne en campagne, il rassemble autour de lui des personnalités qu'il a appris à connaître, et à apprécier, tout au long de sa carrière au service de Charles VI. Débutée à l'extrême fin des années 1370, celle-ci l'a amené à côtoyer la plus haute noblesse – le duc de Bourbon, le duc de Bourgogne, le seigneur d'Albret – mais aussi ce monde particulier qu'est la société militaire française. Pour le suppléer, pour l'assister dans sa mission en Ligurie, il se tourne vers des chevaliers avec qui il a déjà combattu les Anglais, les Litvaniens ou les Ottomans. Des Châteaumorand, des L'Hermite de La Faye lui semblent plus fortement liés encore que les autres. Son neveu, Hugues Cholet, paye de sa vie son attachement au maréchal, qui lui avait avant cela valu un adoubement lors du voyage d'Orient de 1403⁸⁷. Un Boisredont se voit confier une responsabilité majeure dans la grande bataille qui doit opposer les Français à Henri V d'Angleterre. Certes, Boucicaut n'était pas seul à la manœuvre dans le choix de ses compagnons d'armes, et on a vu les princes lui envoyer leurs partisans. Mais le fait que ceux-ci aient dans leur grande majorité déjà côtoyé le maréchal indique bien que la personnalité de ce dernier a fortement joué au moment de mettre sur pied l'armée de secours. Son armée italienne, si elle se décomposera avec le retour en France, n'en réapparaîtra pas moins, au cours des dernières missions de Boucicaut, à Azincourt par exemple, où on imagine mal Guillaume de Montrevel combattre loin du maréchal de France⁸⁸, et où le « conseil de guerre » avait compté, au milieu de plusieurs capitaines, David de Rambures, un autre vétéran des affaires d'Italie⁸⁹.

Militairement et politiquement, Boucicaut jouit en Italie d'une réelle autonomie tout au long de son gouvernorat⁹⁰. Il conserve cette autonomie lors de la révolte génoise, comme le montre son « ralliement » au comte de Piémont. C'est certainement ce qui explique son choix de rassembler des proches autour de sa personne. Pratiquement, il était plutôt un tenant d'une certaine décentralisation. Mais, dans sa guerre, il en appelle finalement au soutien du gouvernement royal et aux princes, par le biais des finances qu'il sollicite à plusieurs reprises. Le pouvoir du roi de France, commodément conservé à un état d'évanescence avancé jusqu'en 1409, redevient un outil majeur aux yeux du maréchal, officier royal, faut-il le rappeler, aussitôt que celui-ci se trouve dépourvu une fois que la révolte fut venue. Le roi de France est considéré comme le seul à même de réellement financer la guerre. Si nécessité fait loi – à l'époque le pape de Pise est incapable de soutenir Boucicaut et ses alliés italiens ne sont pas plus en mesure de le faire – et si une victoire française aurait peut-être ramené la situation à son état antérieur à la révolte ligure, c'est aussi par des accidents de ce genre que l'État moderne s'est construit, soulignant chaque jour un peu plus le pouvoir du prince, pour ne pas dire du souverain.

Il est un troisième et dernier point sur lequel il convient d'insister. C'est le rôle de laboratoire grandeur nature qu'a joué l'Italie pour Boucicaut. Les escarmouches des années 1409-1410 livrées face aux compagnies de Facino Cane et du marquis de Montferrat n'ont pu que l'inspirer dans sa chasse aux bandes de routiers qui encombrant la région parisienne à la fin du mois d'avril 1411. C'est à la tête d'hommes d'armes montés et d'arbalétriers qu'il surprend une de ces troupes près du

87 *Le livre des faits*, *op. cit.* (n. 22), p. 222. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 109.

88 J. HIRSCHBIEGEL, *Étrennes*, *op. cit.* (n. 29), p. 670. Qui plus est, Boucicaut conseilla, à la veille de la bataille, d'attendre les renforts conduits par l'autre maréchal de France, Louis de Longny, qui, selon GILLES LE BOUVIER, *Les chroniques du roi Charles VII*, *op. cit.* (n. 2), p. 37, faisait partie de l'expédition venue le renforcer à Gênes en 1409. D. PALADILHE, *La bataille d'Azincourt, 1415*, Paris, 2002, p. 104.

89 *Ibid.*, p. 103.

90 C. MASSON, *Des guerres en Italie avant les Guerres d'Italie*, *op. cit.* (n. 1), p. 201-203-205. Sur sur la tension qui pût exister entre la fidélité due à son roi et le désir de combattre les Infidèles, en tirant parti, le cas échéant, de la faveur de Charles VI, v. N. HOUSLEY, « One man and his wars : the depiction of warfare by Marshal Boucicaut's biographer », *Journal of Medieval history*, t. 29, 2003, p. 27-40. – C. MASSON, « Gouverneur royal ou chevalier croisé ? Boucicaut à Gênes, une administration intéressée », dans *Faire la guerre, faire la paix. Approches sémantiques et ambiguïtés terminologiques*, I. CHAVE éd. [CD-Rom], Paris, 2012, p. 181-191.

cimetière de Claye⁹¹. Le plan préalable à la bataille d'Azincourt, surtout, montre combien ce qui se passa en Italie ne resta pas par-delà des Alpes mais fut bien ramené en France afin d'y être appliqué contre un nouvel ennemi, l'Anglais. D'un point de vue tactique, la guerre de Gênes se place dans un itinéraire qui passe, entre autres, par Du Guesclin, les Grandes compagnies, Nicopolis ou Azincourt. Malheureusement pour Boucicaut, la journée de la Saint-Crispin ne se déroula guère comme prévu. Et son plan de bataille, bien séduisant au demeurant, s'il n'eut pas le mérite de sauver la France de Charles VI, a désormais celui d'illustrer combien la culture militaire de la fin du Moyen Âge ne peut se résumer à des caricatures héritées du XIX^e siècle dont on peine encore parfois, hélas, à se défaire, mais se révèle extrêmement plastique, souple et ouverte à l'innovation.

Christophe MASSON
(Université de Liège–*Transitions*. Unité de recherches
sur le Moyen Âge tardif & la première Modernité)

⁹¹ MICHEL PINTOIN, *Chronique*, t. 4, *op. cit.* (n. 16), p. 402-406. – D. LALANDE, *Jean II Le Meingre*, *op. cit.* (n. 3), p. 166-167.

Annexe

Présence des chevaliers aux côtés de Boucicaut avant la campagne de 1409-1410

	Guerre de Cent ans	<i>Reise</i> de Prusse	Nicopolis	Ordre de l'Écu vert à la dame blanche	Voyage de Constantinople	Voyage d'Orient	Gouvernorat de Gênes
Antonio Bole							X (?)
Jean de Bonnay							
Jean de Château-morand	X		Négocie la libération des captifs	X	X	X	X
Lucà Fieschi						X	X
Raoul de Gaucourt			X	X			
L'Hermite de La Faye	X				X	X	X
Gilbert de La Fayette						X	X
Gadifer de La Salle		X					
Pierre de La Viesville			X				X
Robert de Milly	X		X		X		X
Jacques du Puy							
Jean de Roye, le jeune							
David de Rambures	X						
Guillaume de Saignes							X
Jean de Torsay				X	X		X